



N° BLE/51 - 15 mars 1967

CHRETIENS ET NON-CHRETIENS

J. Maritain

Tiré de "LE PAYSAN DE LA GARONNE", par Jacques Maritain, chez Desclée De Brouwer, PARIS.

- COOPÉRATION PRATIQUE DANS UN MONDE DIVISÉ.

C'est du renouvellement de notre pensée (et, par suite, de notre comportement) envers les non-chrétiens qu'il sera question dans ce chapitre.

Chrétiens et non-chrétiens, on peut d'abord considérer les uns et les autres simplement en tant qu'hommes. C'est là, par rapport au sujet que j'entends traiter, une sorte d'introduction seulement, une considération préalable. Elle est utile toutefois.

Me tenant donc, pour commencer, dans cette perspective-là, on me permettra (c'est autant de gagné pour une vieille tête, et puis ce n'était pas si mal dit, quoique dans un style qui n'est plus le mien) de reproduire ici quelques passages d'un discours que j'ai prononcé il y a une vingtaine d'années à une Conférence de l'Unesco. C'est le problème de la paix entre les nations qui occupait nos esprits, et c'est en fonction de ce problème que j'avais pris pour thème les possibilités de coopération dans un monde divisé. Et je disais : "Est-ce que dans un monde écrasé par la chape de plomb des intérêts économiques, politiques et idéologiques en rivalité, ceux qui sont dévoués aux œuvres de la pensée, et qui sentent la responsabilité d'une telle mission, ne donneront pas une voix à l'immense nostalgie de paix et de liberté, au refus de la mort et du malheur qui malgré une étrange passivité apparente plus voisine du désespoir que de la force d'âme agitent les profondeurs souterraines de la conscience des hommes ?" Pourtant "ce qui fait apparaître comme paradoxale la tâche de l'Unesco, c'est qu'elle implique un accord de pensée entre des hommes dont la conception du monde, de la culture et de la connaissance elle-même sont différentes ou même opposées." Ils n'appartiennent pas seulement à des civilisations différentes, mais à des familles spirituelles et des écoles philosophiques antagonistes. Comment un accord de pensée est-il concevable entre eux ?

Ma réponse était que la finalité de l'Unesco est une finalité pratique, et que, dès lors, "l'accord peut s'y faire spontanément, non pas sur une commune pensée spéculative, mais sur une commune pensée pratique, non pas sur l'affirmation d'une même conception du monde, de l'homme et de la connaissance, mais sur l'affirmation d'un même ensemble de convictions dirigeant l'action. Cela est peu sans doute, c'est le dernier réduit de l'accord des esprits. C'est assez cependant pour entreprendre une grande œuvre...

"S'il s'agit, non pas d'une idéologie spéculative, ni de principes d'explication, mais, au contraire, de l'idéologie pratique fondamentale et des principes d'action fondamentaux implicitement

reconnus aujourd'hui, à l'état vital sinon à l'état formulé, par la conscience des peuples libres, il se trouve qu'ils constituent grosso modo une sorte de résidu commun, une sorte de commune loi non écrite, au point de convergence pratique des idéologies théoriques et des traditions spirituelles les plus différentes. Je suis bien persuadé que ma manière de justifier la croyance en les droits de l'homme et l'idéal de liberté, d'égalité, de fraternité, est la seule qui soit solidement fondée en raison. Cela ne m'empêche pas d'être d'accord sur ces convictions pratiques avec ceux qui sont persuadés que leur manière à eux de les justifier, toute différente de la mienne ou opposée à la mienne dans son dynamisme théorique, est pareillement la seule qui soit fondée en vérité. S'ils croient tous deux en la charte démocratique, un chrétien et un rationaliste en donnent cependant des justifications incompatibles entre elles, où leur âme et leur esprit et leur sang seront engagés, et là-dessus ils se combattront. Et Dieu me garde de dire qu'il n'importe pas de savoir lequel des deux a raison ! Cela importe essentiellement. Il reste que sur l'affirmation pratique de cette charte ils se trouvent d'accord, et peuvent formuler ensemble de communs principes d'action.

"C'est ainsi qu'à mon avis se résout le paradoxe que je signalais tout à l'heure. L'accord idéologique nécessaire entre ceux qui travaillent à faire servir la science, la culture et l'éducation à l'instauration d'une paix véritable se limite à un certain ensemble de points pratiques et de principes d'action. Mais dans ces limites, il y a et il doit y avoir entre eux un accord de pensée qui pour être d'ordre tout pratique, n'en est pas moins d'importance majeure. Chacun s'engage tout entier, avec toutes ses convictions philosophiques ou religieuses, dans la justification qu'il propose de cet ensemble de principes pratiques, et comment pourrait-il parler avec foi, sinon dans la lumière des convictions spéculatives qui animent toute sa pensée ? Mais il ne saurait exiger des autres qu'ils adhèrent à sa justification des principes pratiques sur lesquels ils sont tous d'accord. Et les principes pratiques dont il s'agit constituent une sorte de charte indispensable à une action commune efficace, et qu'il importerait beaucoup de formuler, pour le bien même et le succès de l'œuvre de paix à laquelle leur tâche commune est consacrée. "

C'est sur ces bases-là, que, quelques années plus tard, les Nations Unies ont formulé la Déclaration Universelle des Droits de L'Homme, document de grande signification historique. Naturellement il importe aussi de ne pas se faire d'illusions, et il est clair que dans la manière d'appliquer les principes pratiques formulés en commun on constatera des différences considérables, dues à l'esprit, aux convictions spéculatives, à la foi religieuse ou aux dogmes philosophiques qui inspirent, font plus large et plus élevée, ou plus étroite et plus basse, l'action de ceux qui, cette fois, ne formulent pas seulement, mais mettent existentiellement en œuvre les principes pratiques dont il s'agit. N'ai-je pas noté dès l'abord que l'accord de pensée sur de communs principes seulement pratiques n'est sans doute que bien peu, - le dernier réduit de l'accord des esprits, - autrement dit un minimum d'autant plus nécessaire qu'au-dessous de lui il n'y a plus rien que le conflit inexpiable, la guerre mortelle où conduiraient d'elles-mêmes les divisions qui déchirent aujourd'hui le monde ?

Il reste que, ainsi que je le disais en conclusion de ce discours à Mexico, "nous savons tous que si l'œuvre de paix doit être préparée dans la pensée des hommes et dans la conscience des nations, c'est à condition que les esprits arrivent à se persuader profondément de principes tels que les suivants : qu'une bonne politique est d'abord et avant tout une politique juste ; que chaque peuple doit s'appliquer à comprendre la psychologie, le développement et les traditions, les besoins matériels et moraux, la dignité propre et la vocation historique des autres peuples, parce que chaque peuple doit avoir en vue non seulement son propre avantage, mais aussi le bien commun de la famille des nations ; que cet éveil de la compréhension mutuelle et du sens de la communauté civilisée, s'il suppose, - étant donné, hélas, les habitudes séculaires de l'histoire humaine, - une sorte de révolution spirituelle, répond à une nécessité de salut public dans un monde qui désormais est un pour la vie ou pour la mort tout en restant désastreusement divisé quant aux intérêts et aux passions politiques ; que placer l'intérêt national au-dessus de tout est le moyen sûr pour tout perdre, qu'une communauté d'hommes libres n'est pas concevable s'il n'y est pas reconnu que la vérité est l'expression de ce qui est, le droit, de ce qui est juste, - et non pas de ce qui sert le mieux à un moment donné l'intérêt du groupe humain ; qu'il n'est pas permis de mettre à mort un innocent parce qu'il est devenu pour la nation un fardeau inutile et coûteux ou parce qu'il gêne le succès des entreprises d'un groupe quelconque ; que la personne humaine a une dignité que le bien même de la communauté suppose et se doit de respecter, et qu'elle a, comme personne humaine, comme personne civique, comme personne sociale ou ouvrière, des droits fondamentaux et des obligations fondamentales ; que le bien commun prime les intérêts particuliers, que le monde du travail a droit aux transformations requises par son accession à sa majorité historique, et que les masses ont droit à participer aux biens de la culture et de l'esprit, que le domaine des consciences est inviolable ; que les hommes de différentes croyances et de différentes familles spirituelles doivent reconnaître leurs droits mutuels comme citoyens de la communauté civilisée ; que l'État a le devoir, en vue même du bien commun, de respecter la liberté religieuse comme la liberté de

la recherche, que l'égalité fondamentale des hommes fait des préjugés de race, de classe ou de caste, et des discriminations raciales une offense à la nature humaine comme à la dignité de la personne et un péril radical pour la paix.

"Si un état de paix qui mérite vraiment ce nom et qui soit utile et durable doit être établi un jour entre les peuples, cela ne dépendra pas seulement des arrangements politiques, économiques et financiers conclus par les diplomates et les hommes d'État, cela ne dépendra pas seulement de l'édification juridique d'un organisme coordinateur véritablement supra-national pourvu d'efficaces moyens d'action, cela dépendra aussi de l'adhésion profonde obtenue dans la conscience des hommes par des principes pratiques tels que ceux que je viens de rappeler. Et cela dépendra aussi, pour dire les choses telles qu'elles sont, d'une effusion victorieuse de cette suprême et libre énergie qui vient en nous de plus haut que nous et dont, à quelque école de pensée, à quelque confession religieuse que nous appartenions, nous savons que le nom est l'amour fraternel, et a été prononcé de telle façon par l'Évangile qu'il a ébranlé pour toujours la conscience humaine. "

On excusera ces longues citations. Il fallait bien rendre aussi claire que possible, sur un exemple particulier, cette assertion un peu doctorale mais quand même de grande portée, que si les hommes doivent coopérer réellement en vue de certains objectifs qui importent au bien commun du genre humain, c'est à condition que s'établisse entre eux, en dépit de leurs irréductibles divisions sur le plan des convictions spéculatives, un accord de pensée sur des principes pratiques communs, autrement dit, c'est à condition qu'ils puissent formuler ensemble certains communs principes d'action.

Et, bien sûr, ce qui est vrai au sujet de cet objectif : la paix à assurer entre les nations, est pareillement vrai s'il s'agit de n'importe quel autre objectif d'importance majeure pour le bien humain.

Il faut seulement ajouter qu'une fois qu'on a clairement vu tout cela, et fermement rejeté l'idée altière et farfelue que les divisions et oppositions dans le domaine spéculatif, radicales et irréductibles tant qu'on voudra, rendraient impossibles un accord et une coopération pratiques authentiques et efficaces, et nous condamneraient soit à des guerres éternelles, soit à tout subordonner à la victoire (par la puissance des arguments ou par la force des armes) d'un credo philosophique ou religieux sur tous les autres, on doit se garder d'un écart en sens contraire qui ne serait pas moins catastrophique (il le serait même davantage), et qui consisterait à méconnaître les droits imprescriptibles de l'ordre spéculatif, en d'autres termes de la vérité elle-même, la vérité qui est supérieure à tout intérêt humain. Il pourrait arriver qu'au nom de l'accord à réaliser sur le plan des principes pratiques et de l'action, nous soyons tentés, soit de négliger ou oublier nos convictions spéculatives parce qu'elles sont en opposition entre elles, soit d'atténuer, dissimuler ou camoufler leur opposition en faisant s'embrasser le oui et le non, - et en mentant- à ce qui est, - pour les beaux yeux de la fraternité humaine. Ce ne serait pas seulement jeter aux chiens la vérité, mais jeter aussi aux chiens la dignité humaine, et notre suprême raison d'être. Plus nous fraternisons dans l'ordre des principes pratiques et de l'action à conduire en commun, plus nous devons durcir les arêtes des convictions qui nous opposent les uns aux autres dans l'ordre spéculatif, et sur le plan de la vérité, première servie.

- L'AMITIÉ FRATERNELLE ENTRE LES HOMMES QUI SONT TOUS MEMBRES DU CHRIST AU MOINS EN PUISSANCE.

Ce que je viens de dire dans la section précédente n'était qu'une considération préalable. J'arrive maintenant à quelque chose de beaucoup plus significatif et beaucoup plus important, où je vois un des caractères de l'âge nouveau où nous entrons, et du vrai feu nouveau allumé dans les cœurs.

Chrétiens et non-chrétiens, cette fois je ne les considère plus simplement en tant qu'hommes. Je les considère en tant que membres du Christ : explicitement et visiblement membres du Christ, s'ils sont chrétiens (membres vivants s'ils ont la grâce, membres "morts" s'ils l'ont perdue), implicitement et invisiblement membres du Christ si étant non-chrétiens ils ont la grâce du Christ, potentiellement et invisiblement membres du Christ si étant non-chrétiens ils n'ont pas en eux la grâce du Christ.

Je ne sais si le vocabulaire que je viens d'employer est tout à fait exact, c'est l'auteur de l'Église du Verbe Incarné que ça regarde. Mais ce que je sais, c'est qu'à un titre ou à un autre et d'une manière ou d'une autre tous les hommes sont membres du Christ, au moins en puissance, puisque Il est venu pour eux tous et qu'Il est mort pour eux tous, et puisque, sauf refus de leur part au suprême instant de leur vie, Il les a tous sauvés. Et Lui-même n'a-t-il pas dit que lorsqu'on donne ou ne donne pas à boire ou à manger à absolument n'importe quel homme, dès l'instant qu'il est indigent, c'est à Lui qu'on

donne ou ne donne pas à boire ou à manger ? A Lui, parce que ce pauvre est membre de son corps au moins en puissance.

Il n'y a rien au-dessus de la vérité. Mais au plan de l'action à régler il y a des vérités pratiques vers lesquelles peuvent converger des manières de voir qui sont opposées les unes aux autres au plan de la vérité spéculative. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, par rapport à l'action et aux principes purement pratiques il peut y avoir accord et coopération entre hommes divisés dans leurs convictions les plus profondes.

Maintenant, dans notre présente considération, ce n'est plus en raison d'un but pratique commun et d'une action à conduire en commun qu'ils ont à s'accorder sur des principes pratiques communs ; c'est en raison d'une réalité infiniment plus importante, quoique parfaitement invisible, et qui n'est pas une chose à faire, mais qui est là, au moins en puissance, - l'appartenance au Corps mystique par la grâce ; et c'est en raison de l'amour fraternel auquel tous sont appelés, et de la divine charité à laquelle tous sont appelés, et que nous devons supposer que chacun a dans son cœur (supposer, car nul ne peut juger le fond des âmes), - c'est en raison de cette mystérieuse réalité surnaturelle que les hommes, si divisés qu'ils puissent être dans leurs convictions les plus profondes, peuvent et doivent chacun regarder les yeux de l'autre avec respect, et désir d'une vraie compréhension mutuelle, et être prêts à s'aider sincèrement les uns les autres.

Comment cela ? En sachant (je parle des chrétiens, qui, eux, savent cela) qu'ils sont tous des membres du Christ, au moins en puissance, et tous appelés à la vie de la grâce et de la charité, et en présupposant chacun (je parle encore des chrétiens) que l'autre est dans la grâce et la charité de Dieu. Et, s'il s'agit des non-chrétiens, en faisant chacun, selon sa perspective religieuse ou philosophique propre (fût-ce, s'il s'agit d'un athée, dans la seule perspective de la solidarité humaine universelle et de la commune vocation de l'humanité), une présupposition analogue, sur des plans de pensée plus ou moins dégradés par rapport au plan de pensée de ceux auxquels la Parole de Dieu a été révélée.

Cela dit, je m'arrête un moment. Après tout, c'est un fait que dans ce livre (mon dernier, j'espère bien) je parle à des chrétiens. Et c'est d'abord et principalement pour les chrétiens que le Concile a été l'annonce d'un âge nouveau ; c'est d'abord et principalement des chrétiens et parmi les chrétiens qu'un authentique renouvellement est à attendre, c'est d'abord et principalement en eux que le vrai feu nouveau doit s'allumer. Il est donc naturel que mes réflexions se tournent spécialement vers eux, considérés dans leurs relations, - désormais profondément renouvelées, - avec les non-chrétiens.

Si ce que j'ai avancé plus haut est vrai, ils ont à traiter avec les non-chrétiens, non pas certes en oubliant que ceux-ci ne sont pas chrétiens, mais en attachant à ce fait, qui est visible, une importance seconde quant à leur propre attitude envers eux ; l'importance première, à cet égard, appartenant à un autre fait, invisible celui-là, au fait que ces non-chrétiens sont des membres du Christ, au moins en puissance.

On voit par là à quel point il est vrai que le feu nouveau, le renouvellement essentiel est un renouvellement intérieur. Car il consiste dans un changement d'attitude ou un déplacement des valeurs qui se passe au plus profond de l'âme, et qui ne porte d'abord, et essentiellement, sur aucune manière d'agir et de se comporter extérieurement (ça viendra, mais comme un corollaire), sur aucune méthode d'approche ou d'apostolat, sur aucune tactique ou stratégie, ou bonne et loyale rouerie à mettre en œuvre avec nos frères non chrétiens, mais sur une manière de les voir, devant Dieu, et une manière de les aimer mieux, en conformité plus réelle et plus profonde avec l'esprit de l'Évangile ; il consiste à prendre pleinement conscience des dimensions et du "poids" de l'amour évangélique, et à libérer complètement, si je puis dire, celui-ci dans l'âme, en sorte qu'aucune finalité, si haute soit-elle, extérieure à sa propre essence ne vienne lui tracer son chemin et le restreindre à un objet déterminé.

Ce que je veux dire, c'est (pour parler en gros ; et de l'attitude intérieure de la moyenne des chrétiens) que pendant longtemps on a aimé, - et vraiment et sincèrement, - les non-chrétiens bien qu'ils ne fussent pas chrétiens (c'est ce fait visible qui avait la première place), autrement dit, on aimait les non-chrétiens avant tout en tant que, ayant le malheur de n'être pas chrétiens ils étaient appelés à le devenir, on les aimait avant tout non pas selon ce qu'ils étaient, mais selon ce qu'ils étaient appelés à devenir) on les aimait avant tout comme des hommes assis à l'ombre de la mort et à l'égard desquels le premier devoir de charité est de s'efforcer de les convertir à la vraie foi. Mais maintenant, en vertu du grand renversement intérieur qui nous occupe, on aime les non-chrétiens avant tout en tant qu'ils sont des membres du Christ, au moins en puissance (c'est ce fait invisible qui a la première place) ; on les aime avant tout en tant que personnes humaines membres, au moins en puissance, de cette Vérité incarnée qu'ils ne connaissent pas et que nient les erreurs professées par eux ; bref on les aime d'abord

dans leur propre mystère insondable, selon ce qu'ils sont, et comme des hommes à l'égard desquels le premier devoir de charité est de les aimer. Et donc on les aime d'abord et avant tout comme ils sont et tels qu'ils sont, en cherchant leur propre bien selon que, dans l'existence actuelle et les conditions historiques où ils se trouvent, ils ont à avancer vers lui dans un univers religieux et un système de valeurs spirituelles et culturelles où de grandes erreurs peuvent abonder, mais où sont certainement présentes aussi des vérités dignes de respect et d'amour, à travers lesquelles il est possible à Celui qui les a faits, à la Vérité qui est le Christ) d'atteindre en secret leur cœur, sans qu'eux-mêmes le sachent, ni personne au monde.

J'entends bien que c'est toujours de cette façon-là, et avec cet amour évangélique pleinement libéré dans l'âme, que les grands missionnaires ont aimé ceux auxquels ils étaient envoyés pour annoncer l'Évangile. C'est de cette façon-là et de cet amour-là que saint François Xavier les a aimés, et que le Père Lebbe les a aimés. Mais je remarque en premier lieu que cette sainte réalité qui habitait en eux, et qui animait tout en eux, et qui est l'âme de toute action missionnaire digne de l'Évangile, ils la vivaient si à fond qu'ils en avaient, eux, sûrement conscience, mais à leur époque elle n'était pas communément dégagée pour la conscience chrétienne, et eux-mêmes ils n'éprouvaient sans doute pas le besoin de la considérer à part de leur mission d'apôtres de l'Évangile et de convertisseurs, précisément parce qu'elle faisait corps avec cette mission, et, parce que, de leur temps, aucune autre sorte de "mission" du chrétien à l'égard du non-chrétien, - comme la mission prophétique du Père de Foucauld allant s'enfouir chez les Touareg uniquement pour les aimer et les comprendre avec amour, - n'était encore explicitement reconnue et mise en lumière.

Je remarque en deuxième lieu (attention, vieux Jacques, tâche de parler prudemment et d'avancer à pas de loup) qu'il n'est pas sûr que tous les missionnaires aient eu leur vocation propre de convertisseurs enracinés dans le même amour évangélique pleinement libéré au fond de l'âme, autrement dit dans l'amour des non-chrétiens pour eux-mêmes et selon ce qu'ils sont, en lequel était plantée et duquel vivait toute l'action apostolique d'un Père Lebbe ou d'un François Xavier. À voir la manière dont le Père Lebbe a été traité par ses confrères missionnaires) et dont on l'a obligé à quitter la Chine jusqu'à ce que le Pape lui ait rendu justice, on est fondé à douter que la sorte d'amour dont nous parlons en ce moment ait été largement répandue chez les confrères en question. Et on ne saurait leur en faire un reproche. Ils vivaient selon la conception communément reçue en leur temps, et d'après laquelle la charité envers les non-chrétiens, aimés avant tout en tant qu'appelés à devenir ce qu'ils n'étaient pas, avait pour obligation primordiale de se consacrer à les convertir à la vraie foi, et était toute finalisée par cet objectif. Heureux si d'échec en échec et de déception en déception, bien des pauvres missionnaires ne sentaient pas leur âme envahie d'amertume. (J'espère n'avoir blessé personne.)

Me voilà revenu à mon thème : primat absolu de l'agapè, de l'amour fraternel pleinement libéré dans l'âme en telle sorte que le grand renouvellement qui nous occupe, dans l'attitude du chrétien envers le non-chrétien, peut être décrit comme une sorte d'épiphanie de l'amour évangélique. S'il n'était pas cela d'abord, au fin fond de l'âme, et prétendait quand même à une universelle embrassade, il ne serait rien que mômeerie.

Et voilà que j'ai l'air de prêcher, ce qui n'est pas du tout mon rôle, et me donne envie de tout planter là. Enfin, si je n'arrive pas à maîtriser mon style, tant pis pour moi. Il faut quand même achever les réflexions commencées.



Un mot reste à dire, en effet (un mot ! quelques pages, hélas), pour éviter tout malentendu. J'ai dit que le vrai feu nouveau, le renouvellement essentiel est un renouvellement intérieur. Mais il est clair aussi que ce qui se passe au fond de l'âme entraîne en outre, en surplus, un certain comportement extérieur, et se traduit dans l'ordre de l'agir.

Il me semble qu'à ce point de vue on pourrait distinguer trois zones de comportement différentes.

Un chrétien qui aime les non-chrétiens de la manière que j'ai tâché de définir peut rendre témoignage de cet amour, devant Dieu par sa prière, et devant les hommes par sa vie, je dis uniquement par sa vie : en allant, pour répondre à une invite nouvellement perçue dans l'appel évangélique, s'enfouir au milieu de ceux qu'il aime, sans autre but que de les aimer, et de les comprendre avec amour, en partageant leur vie, leur pauvreté, leurs souffrances, et sans avoir la

moindre intention de les convertir, fût-ce par ce qu'on appelle quelquefois un travail de "pré-apostolat" (mot funeste, qui met tout à l'envers et transformerait en une prudente préface pour l'action, ou une manœuvre d'agents secrets, l'authenticité et la sincérité du pur et simple amour fraternel pour ces non-chrétiens tels qu'ils sont, et non pas tels qu'on souhaite qu'ils deviennent ; car, de soi, ce pur et simple amour fraternel suffit, - unum est necessarium, - et à ce plan-là c'est à lui, et à lui seul, qu'il s'agit de rendre témoignage). Une telle vie n'a de sens que si elle est une vie exclusivement contemplative c'est celle des Petits Frères et des Petites Sœurs de Jésus. Voilà ce que j'appelle la première zone de comportement.

La seconde zone de comportement se caractérise, me semble-t-il, par le fait qu'un chrétien qui aime les non-chrétiens de la manière que j'ai tâché de définir rend témoignage à cet amour par un travail qui le manifeste dans le registre de l'agir ou de l'activité au dehors.

Je pense ici à toutes les œuvres de miséricorde et d'aide fraternelle qu'on peut entreprendre soit pour subvenir aux besoins urgents créés par la misère, la maladie, la famine, etc., soit pour coopérer au relèvement des conditions d'existence et au grand effort accompli par les pays du tiers-monde, dans l'ordre social, économique et culturel, en vue d'atteindre le niveau commun d'une civilisation devenue désormais universelle. Il est clair qu'il y a là une tâche immense, qui se trouve déjà en plein essor.

Et je pense aussi au travail non moins vaste et non moins important par lequel, dans l'ordre intellectuel, savants et érudits s'efforcent de mieux connaître le passé et le présent des aires de civilisations non chrétiennes, (sans oublier non plus les peuples dits primitifs), - les structures sociales, morales et culturelles de ces aires de civilisations, leurs traditions propres, et surtout leur religion elle-même et leur spiritualité. Il arrive ainsi, et c'est une vraie joie de le constater, que des savants chrétiens aident des non-chrétiens à voir plus clair dans leurs propres affaires et dans ce qui est le plus cher à leur cœur, et y réussissent singulièrement mieux que des purs rationalistes. L'œuvre de Louis Massignon, en ce qui regarde l'Islam, a été exemplaire à ce point de vue. (Je me permets d'ajouter, au bénéfice de quelques personnes insuffisamment informées des mérites de la Somme théologique, fussent-elles éminentes, qu'aujourd'hui ce sont des thomistes comme Olivier Lacombe et Louis Gardet qui font le travail le plus éclairant à l'égard de l'Inde et de l'Islam, et sont dans les termes d'amitié les plus intimes et les plus cordiaux avec les représentants de la pensée indienne et de la pensée musulmane.) Je ne vois pas, du reste, pourquoi des savants et érudits non chrétiens ne pourraient pas nous aider aussi, nous autres, à voir plus clair dans nos propres affaires. Et je forme le vœu que l'un d'eux étudie, de son point de vue à lui et dans la lumière de ses traditions à lui, saint Jean de la Croix par exemple ou le Père Surin, comme Massignon a étudié Hallaj. Je ne dis pas qu'il les comprendrait mieux que les théologiens catholiques, et que nous serions toujours d'accord avec ses interprétations. Mais je dis qu'il aurait chance d'élargir notre horizon, et peut-être de renouveler sur certains points notre problématique.

La troisième zone de comportement, c'est celle de l'apostolat et de la mission. Ici encore c'est par un travail intéressant le registre de l'agir, de l'activité au dehors, que le chrétien qui aime les non-chrétiens de la manière que j'ai tâché de définir rend témoignage à cet amour. Mais cette fois nous avons affaire à l'activité la plus haute, à la plus haute œuvre de charité qui se puisse concevoir. Car d'une part elle répond à un mandat exprès du Seigneur : allez, et enseignez toutes les nations. C'est la continuation de la prédication du Christ, quand il cheminait sur les routes de Judée et de Galilée pour annoncer le royaume de Dieu. Et que la Vérité soit connue des hommes, c'est le désir ardent de l'éternelle Vérité descendue ici-bas pour s'incarner. D'autre part connaître la Vérité, la Vérité qui délivre, c'est le besoin absolument premier de l'être humain. Non in solo pane vivit homo... Et nulle activité ne sert mieux l'homme, et ne témoigne mieux de l'amour fraternel allumé en nous par l'Évangile, que celle par le moyen de laquelle la Vérité vient se faire connaître à lui, et illumine son cœur.

Est-ce à dire que l'activité apostolique serait quelque chose de meilleur que l'amour dont elle dérive, et qu'elle manifeste ? Elle est ce qu'il y a de plus haut dans l'ordre de l'activité. Mais aucune activité n'est plus haute et meilleure que l'amour de charité, plus haute et meilleure que l'agapè. "Il n'y a pas d'œuvre meilleure ni plus nécessaire que l'amour. "

Et saint Jean de la Croix dit aussi : "Dieu ne se sert pas d'autre chose sinon de l'amour. " C'est là ce que comprennent mieux aujourd'hui non pas seulement les plus grands missionnaires, mais l'ensemble de ceux qui sont appelés au travail missionnaire ; c'est là que le feu nouveau, le renouvellement essentiel annoncé et voulu par le Concile atteint ce travail lui-même dans ses œuvres vives, pour le rajeunir et le revigorer, non sans susciter pour lui de nouveaux problèmes. Ainsi renouvelé, le travail missionnaire demande que désormais chacun prenne conscience de ce qui était au

cœur d'un saint François Xavier ou d'un Père Lebbe. Autrement dit, il demande que ce soit dans l'amour du non-chrétien aimé d'abord, non pour le convertir, mais pour lui-même et pour ce qu'il est, - comme membre du Christ, au moins en puissance, - que s'enracine la prédication apostolique. Un tel renversement des valeurs, au fond de l'âme, et, par suite, des méthodes et des voies d'approche, est déjà chose faite. Il n'y a pas grand-chose de commun entre les voies suivies il y a cinquante ans par les grands Ordres missionnaires et celles qu'ils suivent aujourd'hui. Je n'ai nulle compétence pour dissenter là-dessus, et ce n'est pas mon sujet. J'imagine seulement que ce qui a commandé aussi cette révolution, c'est la volonté de tirer toutes les conséquences d'une vérité que nul n'ignore, à savoir que c'est Jésus lui-même, non ses ministres, qui convertit les âmes, par les cheminements cachés de sa grâce ; en sorte que la prédication et l'enseignement viennent plutôt au couronnement qu'aux fondations de l'œuvre patiemment accomplie par lui et par ses serviteurs.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--